

La révolte d'un anonyme.

Nous sommes au mois de novembre de l'an de grâce 2011. Il pleut.

Il fait froid, le vent souffle. Aujourd'hui, comme une bougie dans la tempête, une vie s'est éteinte.

Maintenant nous allons remonter le temps, jusqu'en 1992, plus précisément, le 7 avril.

Ce jour-là naquit un petit être, visqueux et brailant : notre héros était né.

Mais déjà commençaient pour lui les problèmes : sa mère n'eut pas la force d'engendrer la vie. Ce petit devait être né sous une bonne étoile.

Sa mère, âgée de 16 ans, avait été violée mais issue d'une famille très croyante, on lui avait interdit l'avortement : le père de ce petit était un monstre.

Evidemment, les grands-parents refusèrent de l'élever : « Son père est un violeur et voilà qu'il vient de tuer sa propre mère, cet enfant est le Diable incarné ! » dit la grand-mère.

Le nouveau-né devint donc pupille de l'Etat.

Et le temps passa, dans un lugubre orphelinat de banlieue, où les gens ne vous parlaient pas, mais vous haïssaient sans peine.

Notre héros fêtait son douzième anniversaire dans le silence du dortoir. Il aurait voulu avoir une famille : il ne savait rien de ses ancêtres.

Alors vint l'école secondaire. Les parents amenaient les élèves, les tenant par la main, sûrement plus inquiets que les élèves eux-mêmes. Sauf notre orphelin, lui arriva seul, avec l'appréhension de l'inconnu.

Et le temps passa, avec son lot d'insultes, de coups et de railleries : l'orphelin était exclu par les autres.

Un jour, revenant de l'école, notre personnage pleurait dans son lit, pendant que les autres enfants de l'orphelinat jouaient à des jeux de guerre. Il pleurait, se demandant ce qu'il avait fait de mal pour ainsi être rejeté. La gardienne passant à cet instant le vit et lui dit : « Petit, dans la vie, il faut être fort, seuls les plus forts gagnent ». Le pleurnichard ravala péniblement ses larmes : « Il faut que je sois fort » se dit-il.

Alors il se mit à travailler arduement, à ignorer les insultes, à sourire aux railleries. Et les autres le laissèrent tranquille, mais toujours seul.

Et le temps continua son cours inexorable.

Arriva la fin de l'école secondaire, et notre héros maintenant presque adulte pouvait être fier de lui, il était le meilleur de sa promotion.

Cette âme en peine commençait à apercevoir la lumière dans ces ténèbres.

Il commença l'université, y découvrit donc les soirées estudiantines, la drogue, l'alcool et les filles. Tous ces plaisirs dont il avait à peine entendu parler, et que jamais il n'aurait cru pouvoir goûter un jour.

Et il tomba amoureux, d'une jeune fille toute en fraîcheur et en légèreté. Il l'aimait d'une passion brûlante : il aurait tout fait pour l'embrasser.

Lors d'une soirée, il vit cette fille et l'accosta. Après quelques verres et quelques rires, il tenta de l'embrasser : elle se laissa faire. Ce fut comme l'aube après le crépuscule pour notre héros.

Mais aucune aurore n'est éternelle, et après le jour vient toujours la nuit.

En effet, le lendemain, il la retrouva dans la cour de récréation. Lorsqu'il lui parla de la soirée qu'ils avaient passée ensemble, la fille nia l'avoir embrassé et lui parla ainsi : « Quoi, tu crois vraiment que j'embrasserais un mec comme toi ? Non mais tu t'es vu ? Tu es laid et tu n'as pas d'ami, tu ne mérites pas une fille comme moi ! ». Notre héros, brisé par ces mots, s'enfuit, ne murmurant qu'un imperceptible : « Mais je t'aime, moi... ».

Alors le temps passa, mais pas la douleur.

Et notre héros sombra peu à peu dans le vice : il quitta l'université, se mit à rechercher ce que Baudelaire appelle les paradis artificiels. Malheureusement pour lui, il n'avait pas assez d'argent pour se procurer sa drogue, et le manque devint insoutenable. Il tenta de trouver du travail, mais personne ne voulait d'un drogué sans diplôme. Il aurait pu voler ou tuer pour se procurer sa drogue, mais il ne le fit pas : la société lui avait appris à ne pas faire de mal aux autres, même si les autres lui en faisaient. Alors, dans un dernier espoir, il alla à son ancien orphelinat, où il rencontra cette gardienne qui l'avait vu pleurer, des années auparavant.

- Alors, petit, tu as été fort ?

- Non, Madame, j'ai été faible...

Il expliqua sa vie à la gardienne, tout, depuis le début. Il y avait quelque chose de sublime à entendre sa voix chevrotante expliquer les malheurs successifs qui s'étaient abattus sur lui. Dès qu'il eut terminé, la gardienne lui dit : « Petit, il est temps que tu saches quelque chose... ».

Et il sut alors qui était son père, ce qu'il avait fait à sa mère et l'accouchement. Alors, redevenu l'enfant pleurnichard qu'il était, il s'enfuit. Au couchant, il était sous un pont, une lame à la main.

« Je suis un assassin, mon père est un violeur, cette fille m'a brisé le cœur... ». En ces instants se jouait sa santé mentale. Il resta à méditer ainsi pendant la nuit, ne sachant que faire, hésitant entre le suicide ou le meurtre. Il hurla à la mort, de ses yeux coulaient des larmes, nommées haine, colère, impuissance et sentiment d'injustice. Alors, il sut que faire. Il allait se révolter, pas contre les hommes ou leurs systèmes, mais contre la plus grande des injustices : la fatalité de la vie. Il refusait de subir encore ces douleurs insensées. Il refusait d'exister, il refusait de vivre. Alors lui vinrent ces paroles, terribles et sublimes : « Ma vie, depuis le début, est une injustice flagrante. Et personne n'a voulu y remédier. Les humains m'ont haï, rejeté, se sont joué de moi, m'ont injurié, pour seule faute d'exister. Il est temps que l'on mette fin à cette ignoble comédie, que les principes l'emportent sur les hommes, pour la gloire de Dieu et que la Justice triomphe ! ». Et il se donna la mort.

C'était un petit acte de révolte, comme un verre d'eau jeté au milieu de l'enfer. Lui, si faible, avait fait quelque chose de grand : il s'était révolté contre cette injustice terrible qui le frappait. Combien d'entre nous feront comme lui ? Combien en auront le courage ?

Nous revoilà en Novembre 2011 : nous assistons à un enterrement. Il n'y a qu'une personne en dehors du prêtre qui soit présente : cette personne, c'est la gardienne. Celle-là même qui a vu notre héros pleurer des années auparavant et qui lui a révélé l'identité de ses parents. Une fois que le prêtre eut fini sa litanie monotone, le cercueil bon marché de notre héros fut recouvert de terre.

La pluie glaciale transperçait les vêtements de la gardienne, la faisant trembler de froid. Elle était seule face aux morts maintenant, seule face à cette pierre tombale où personne d'autre n'irait.

Elle pensa : « 19 ans...Il était si jeune... ». Elle tenait une petite tige garnie de fleurs à la main, des fleurs de Thym. Elle déposa la tige sur la terre qui venait d'être remuée et parla à la tombe : « Petit, tu as été plus fort que je ne pensais, si je pouvais être aussi forte... ». Et elle s'en alla retourner à sa vie programmée, malheureuse et insignifiante. Où tout le monde nous est étranger, et où personne ne se souviendra de nous.